

La permission

Jean-Louis était heureux. Cette permission exceptionnelle allait lui permettre de se retrouver en famille pour la première fois depuis presque deux ans qu'il était parti de chez lui. D'abord, pour faire son service militaire de trois ans mais au bout d'un an, c'était la déclaration de la guerre contre les allemands et il avait été mobilisé directement pour le champ de bataille. Fermant les yeux, il se remémorait voir ses proches comme pour revenir encore plus vite au cœur de sa famille adorée.

Il y avait sa mère Adèle, son père Pierre, ses grandes sœurs, l'ainée Adèle et la cadette Léontine et puis, ses deux frères, l'un plus âgé, Pierre, qu'il ne verrait pas car il était sur le front comme lui, et le plus jeune de la famille, Benjamin. Ensuite, il imaginait sa belle-sœur, Aimée, la femme de Pierre, qu'il connaissait peu et leur fils Henri, son neveu, qu'il n'avait encore jamais vu parce qu'il était né pendant son absence. Adèle et Léontine étaient célibataires comme Benjamin et lui.

Bien sûr, depuis qu'il était absent, il avait reçu des nouvelles par les cartes postales des uns et des autres et, lui aussi, il en avait envoyées avant la guerre et depuis le début du conflit. Mais ce n'est pas pareil que se retrouver en famille tous ensemble autour d'une table, à manger et trinquer. En plus, une permission de six jours en plein mois d'août tombe au bon moment pour participer un peu aux travaux des champs de la ferme où il y a toujours beaucoup à faire, ça il le savait bien.

Le train arrive en gare de Challans en cette fin d'après-midi. Jean-Louis reconnaît sur le quai ses deux parents venus le chercher avec la carriole de promenade tirée par Joyeuse, la jument demi-sang qu'il aperçoit, attachée à un anneau sur le mur. Au pied du compartiment, sa mère le reçoit avec des larmes de joie et son père, ému lui aussi, le questionne :

- Alors, ce voyage, ça s'est bien passé ?
- Trop long papa mais avec des copains dans le train, le temps passe plus vite.
- Tu as quand même pu te reposer un peu ?
- Vous savez maman, j'étais pressé de vous revoir avec toute la famille.

Une fois, tous les trois installés dans la carriole, Jean-Louis se saisit des guides et conduit Joyeuse comme il le faisait deux ans plus tôt. La conversation se poursuit :

- Tout le monde t'attend à la maison. Même ton neveu Henri est impatient de faire ta connaissance.
- Je suis très content. On va passer de bons moments. Maman avez-vous des nouvelles de Pierre ?
- Oui, il envoie régulièrement de ses nouvelles par les cartes postales mais il n'est pas revenu depuis le début de la guerre quand il a été rappelé il y a un an.
- Aimée doit avoir hâte de le retrouver.
- Elle est bien avec nous et Henri mais elle voudrait bien, comme tout le monde, que tout ça s'arrête.
- Je pense comme vous maman mais personne ne sait quand nous allons gagner cette guerre.

Un silence s'installe car Adèle et Pierre ont envie que la suite des choses importantes que Jean-Louis a forcément à révéler, se fasse devant toute la famille réunie. Jean-Louis devine les intentions de ses parents et s'abstient de relancer la conversation sauf pour faire des commentaires sur ce qu'il voit des changements autour d'eux jusqu'à l'arrivée à la ferme des Raingeardes. Tout le monde est là et aux embrassades, succèdent les émotions de joie et les soupirs du bonheur des retrouvailles de la famille autour de Jean-Louis, le héros en permission exceptionnelle.

Jean-Louis fait un tour de la ferme avec Pierre et Benjamin, suivis par Bazaine le fidèle chien, pour aller voir les quelques vaches et veaux qui broutent dans un pré tout à côté sous l'œil vigilant du taureau et des deux bœufs de labour. Ils poursuivent, le blé étant déjà moissonné, pour constater l'avancement du maïs, des choux et des betteraves dans les champs. Au retour, Adèle, avec ses deux filles, montre à Jean-Louis le jardin regorgeant de radis, salades, tomates, pommes de terre et bien d'autres légumes encore. Ensuite, ils font le tour des cabanes à lapin et du poulailler à côté pour finir à l'enclos des deux cochons engraisés pour alimenter les futurs bons repas des occasions à venir.

Enfin, tous ensemble, ils vont parcourir, bordée par plusieurs pêcheurs, la vigne et ses grappes dorées de Noah quasiment prêtes pour les prochaines vendanges même si la récolte s'annonce faible en quantité et qualité, en cette année 1915. A la maison, Aimée présente à Jean-Louis le petit Henri âgé de quelques mois, le portrait tout craché de son père absent. Il le prend dans ses bras en pensant qu'un jour il aurait pu être papa lui aussi mais il n'avait pas envie à cet instant de se demander qui pourrait être la future maman. De toute façon, ce n'est pas la question du jour. Ils vont tous passer à table et là, il faudra bien qu'il s'explique. Mais comment s'y prendre ? Par quel bout commencer ?

Alors que les trois hommes viennent de trinquer à la victoire et la fin de la guerre, Adèle invite tout le monde à s'installer. Pierre se met à un bout de la table avec Jean-Louis et Benjamin de chaque côté. Adèle s'installe à l'autre bout avec Adèle et Léontine d'un côté et Aimée et le petit Henri de l'autre. Sur la table, quelques tranches de pain de quatre livres, des radis et des échalotes, du beurre salé et un pâté maison d'Adèle. Au milieu, dans un plat, plusieurs pêches de vigne. Les deux hommes sont servis par Pierre et toutes les femmes, par Adèle. Le repas du soir peut enfin commencer.

Pierre pose d'emblée la question espérée par certains et redoutée par Jean-Louis.

- Alors Jean-Louis, raconte-nous pourquoi tu as eu une permission exceptionnelle. Sur ta carte postale, il n'y a pas de détails. Tu dois être fier de ce que tu as fait. Nous voulons tout savoir.

- Papa, je dois vous avouer que j'ai tué deux hommes, deux allemands.

- Doux Jésus, tu n'es pas blessé au moins.

- Ne vous souciez pas maman, je n'ai aucune blessure.

- Dis-moi mon gars, je suppose que tu n'es pas le seul dans cette situation à devoir faire ça pour sauver ta peau au front face aux allemands.

- Oui papa bien sûr mais c'est la première fois.

- Ah bon mais tu es sur le front pourtant je croyais.

- Oui mais il faut que je vous explique. Je me suis porté volontaire au corps des éclaireurs. Notre mission est de mener des patrouilles de reconnaissances entre les lignes, face à l'ennemi.

- C'est dangereux ça !

- Oui papa mais, en contrepartie, je ne fais jamais partie des premières vagues d'assaut. J'y vais après quand c'est presque fini pour ramener les blessés et les morts, hélas, à l'abri.

- De toute façon, il fallait bien que ça arrive un jour ou l'autre, l'important c'est que tu sois vivant et comme, en plus, tu as eu une permission exceptionnelle, c'est bien le signe que tu as été un vaillant soldat dans cette occasion, c'est bien ça ?

- Oui c'est ça, vu par mon capitaine

- Et vu par toi ?

- Je n'aurai pas dû les tuer

- Mais c'est eux qui t'auraient tué, mon enfant !

- Pas sûr maman, peut-être ou pas

Toute la tablée retient son souffle et tous les convives se sont arrêtés de manger, figés par le sujet et encore plus, par l'incompréhension. Personne ne dit mot tant que les parents ne les y invitent pas.

- Explique-toi pour de bon !

- J'y viens papa. Entre nos lignes et celle des allemands, en juin à Hébuterne, il y avait environ 500 mètres, on ne les voyait pas à l'œil nu. Le 4 juin, en fin d'après-midi, mon capitaine me dit qu'il prévoyait un assaut d'infanterie le 6 mais qu'il était inquiet alors qu'un bois de taillis sur la gauche à mi-distance entre les lignes avait résisté aux bombardements de l'artillerie des deux camps. Il soupçonnait les allemands de l'occuper et peut-être même d'y avoir installé plusieurs mitrailleuses pour nous arroser sur le flanc dès que nous sortirions des abris. Il m'a chargé d'y aller en reconnaissance avec Baptiste, un vendéen du bocage qui fait équipe avec moi. Nous sommes partis aussitôt tous les deux en rampant avec nos fusils, baïonnettes aux canons, jusqu'au bois, que nous avons parcouru courbés en deux, sans y voir trace de quoi que ce soit d'anormal. Au moment où nous nous redressions pour faire le point avant de rentrer, j'ai senti dans mon dos la pointe d'une baïonnette. J'ai cru que c'était fini pour moi, j'allais être transpercé et Baptiste aussi.

- Mon Dieu, tu as saigné ?

- Non maman, je la sentais c'est tout. Ils nous avaient fait prisonniers. Ils étaient deux derrière nous. On ne les voyait pas mais ils criaient et nous avons compris qu'il fallait laisser nos fusils à terre et mettre nos deux mains sur nos têtes. Ils ont ramassé nos fusils et nous avons marché vers leurs lignes. Au bout de cinq minutes, ma décision était prise : je ne voulais pas me retrouver prisonnier et obligé, sous de mauvais traitements, à donner des informations et trahir, pour, peut-être, se faire embrocher quand même, c'est ce que le capitaine nous disait des allemands et je ne le voulais pas.

- C'est tout à ton honneur mon gars, je suis fier de toi.

- Merci papa. Nous marchions côte à côte avec Baptiste à qui j'ai marmonné tout bas qu'on allait à nous deux prendre le dessus sur nos gardiens. Il m'a traité de fou mais j'ai tenu bon et je lui ai dit que je comptais jusqu'à trois et, d'un coup, on se retourne ensemble. Nous savions comment faire car ça fait partie de l'entraînement militaire. A trois, on a pivoté tous les deux en même temps pour saisir les canons des fusils des allemands, déséquilibrés et encombrés avec nos fusils à l'épaule. Ça été une grosse bagarre et finalement, j'ai pu embrocher l'allemand juste au moment où Baptiste, en grande difficulté, m'appelait au secours. Je me suis retourné et j'ai embroché le deuxième. Nous avons ramassé les deux fusils des allemands et les nôtres et nous sommes rentrés avec précaution.

- C'est très bien, tu as fait ton devoir de soldat mon garçon. Qu'en penses-tu Adèle ?

- Le principal, c'est que Jean-Louis soit avec nous ce soir.

- Je suis content de tous vous revoir mais j'ai pris la vie de deux hommes qui auraient pu nous embrocher et qui ne l'ont pas fait et moi, en remerciement, je les ai tués. Ce n'est pas juste.

- Allons mon garçon, il t'a fallu du courage pour t'en sortir. La guerre n'est jamais juste.

- J'en ai parlé à l'aumônier du régiment pour avoir son avis, lui qui sait ce que Dieu veut de nous.

- Je suis sûre que, de toute façon, il t'a donné l'absolution. Que t'a-t-il dit ?

- Oui maman, il m'a dit que je n'avais rien à me reprocher à me battre pour la patrie et que Jésus comprend les hommes. Il ne les juge pas et il nous invite à faire comme lui. Oui, mais comment ?

- Jean-Louis, c'est la première fois que l'on a un héros dans la famille, alors j'invite tout le monde autour de cette table à lever son verre en ton honneur et à manger de bon appétit.

- Merci papa, je trinque ce soir mais j'y pense tout le temps, aux deux allemands. C'est leurs familles qui devraient se réjouir à cette heure si je n'avais pas fait ce que j'ai fait. Ça m'attriste

- Crois-moi Jean-Louis : la vie nous apprend que ce qui est important, c'est de faire ce qu'on doit faire. Tu as fait ce que tu avais à faire. Tu as été reconnu et récompensé. La vie continue.

Le repas reprit et Adèle donna des nouvelles des personnes de la famille et des connaissances de Jean-Louis. En conséquence, il fut question aussi de tous ceux, mobilisés, qui étaient revenus morts ou blessés. On en comptait déjà plusieurs dizaines pour cette première année de guerre qu'on espérait finir à Noël 1915. Jean-Louis dormit dans son lit avec Benjamin comme il l'avait toujours fait même si, aux âges qu'ils avaient maintenant tous les deux, ils se trouvaient très à l'étroit.

- Tu penses que je vais faire la guerre, Jean-Louis ?

- Non Benjamin, tu seras appelé dans deux ans et d'ici là, les allemands auront perdu.

- Pourtant, j'aimerais bien faire comme toi pour servir la France.

- Benjamin, j'espère que tu n'iras jamais à la guerre. Les parents ont besoin de toi à la ferme, c'est ton avenir. Et puis, tuer ou être tué, ce n'est pas ça la vie, crois-moi, c'est la mort dans les deux cas.

Chaque jour suivant de sa permission, Jean-Louis se démenait pour aider son père dans les champs et sa mère au jardin ou avec les bêtes. Pour la première fois de sa vie, il se mit à traire les vaches le matin et le soir. On aurait dit qu'il profitait de tout et de tous comme si c'était la première ou la dernière fois. Cela n'échappa pas à ses parents qui lui demandaient de se reposer, en vain. Le jour du départ arriva dans une ambiance mitigée de fin de permission. Tout ce qu'avait dit Jean-Louis le premier jour remontait à la surface en tourbillons de questionnements et d'inquiétudes pour ses parents qui l'aidèrent à préparer ses affaires y compris de la nourriture pour le voyage.

En arrivant à la gare de Challans, la carriole de promenade se range devant le mur des anneaux. Jean-Louis saute à terre et y attache la jument. Sur le quai de la gare, en grande tenue de sortie de soldat avec sa petite valise de permission, il serre vigoureusement la main de son père et embrasse tendrement sa mère qui le serre contre elle. Puis, se reculant d'un pas, il leur dit doucement :

- Mes chers parents, je ne reviendrai pas.

Pierre et Adèle se regardent furtivement en essayant de maîtriser l'effroi qui les saisit. Ils viennent de trop bien comprendre ce que cela voulait dire. Ils se sentent impuissants face au pire à venir.

Adèle se retient de pleurer en public tandis que Pierre essaie de cacher son désarroi. Il contredit son garçon d'une voix forte qui se veut rassurante :

- Allons mon gars, t'auras bien droit à une autre permission si la victoire se fait attendre.

Jean-Louis monte dans le train et répond d'un geste de la main avant de s'engouffrer dans un compartiment et disparaître. Le convoi s'ébranle lentement alors que la locomotive à vapeur pousse un cri strident, comme le hurlement d'une douleur insoutenable....

GUILLOT Jean Louis Eugène Pierre né le 8 février 1893 à Challans département de la Vendée. Numéro matricule de recrutement : 356. Signalement : Cheveux : châtains/ Yeux : gris/ Front : vertical/ Nez : busqué/ Visage : long/ Taille : 1 mètre 69 centimètres. Degré d'instruction : 2

Incorporé au 64^{ème} Régiment d'Infanterie (64^{ème} RI) à compter du 26 Novembre 1913 sous le N° 4924 soldat de 2^{ème} classe. Campagne contre l'Allemagne du 2 Août 1914 au 2 Octobre 1915.

Mort pour la France. Décédé le 2 octobre 1915 suite de blessure à Minaucourt-le-Mesnil-lès-Hurlus.

« Médaille militaire à T.P. par arrêté ministériel en date du 25 Février 1921 : soldat courageux et dévoué.

Tombé au champ d'honneur, le 2 Octobre 1915 à Tahure. Croix de guerre avec étoile de bronze : J. O. du 18 mars 1922. » Figure sur le monument aux morts de La Garnache.

Petit frère de Henri, mon père vint au monde le 26 septembre 1918. On le prénomma Jean-Louis en souvenir de son oncle mort dans le fracas des armes, emporté par les tourments de sa détresse.

Jean-Marc Guillot le 2 octobre 2023